

Un grand désir de paix et de fraternité

François Garagnon



Et Dieu dans tout ça ?

La marche républicaine du 11 janvier 2015, en réaction contre les actes terroristes qui ont secoué le pays, aura constitué une journée historique, au regard du nombre de participants – près de 4 millions dit-on – et de la présence dans le défilé de 50 chefs d’État ou de gouvernement de pays étrangers.

Les propos utilisés pour commenter cette journée étaient franchement inhabituels dans la bouche de journalistes : “une vraie communion”, “instant de grâce”, “fraternité”, “recueillement”, “ferveur”... autant de mots empruntés au vocabulaire religieux, ce que confirmaient les derniers commentateurs, évoquant ça et là un “silence quasi religieux”, tandis que sur un plateau de télévision, aux côtés de l’académicien

créer un “aimez-vous les uns les autres” qui se dit désormais, dans sa version laïcisée : “vivre ensemble”.

Le problème, c’est que le dieu Charlie n’est pas un dieu. C’est une mascotte, l’idolâtrie d’un jour. C’est même l’anti-dieu auto-proclamé, si l’on entend le “credo” des caricaturistes du journal éponyme, leur aversion avérée pour les religions et leur acharnement au blasphème. Et les limites de cette grand-messe républicaine qui a enflammé hier le pays, c’est qu’elle ne repose sur aucune transcendance, et est donc condamnée à subir les revers de fortune des lendemains de fête et les outrages du temps, en se voyant diluée dans la vie ordinaire et le retour de polémiques, de discordes et de divisions que seule la référence à un absolu et à la “splendeur de la vérité” pourrait permettre de neutraliser.

Jean d’Ormesson, un sympathique noir, chanteur de slam, exprimait son désir de voir émerger “une spiritualité laïque”. Autant dire une spiritualité sans Dieu. Tout se passe comme si Dieu était mort, et qu’il fallait continuer à célébrer et à se recueillir. Les valeurs républicaines sont supposées se substituer aux valeurs transcendantes, et la morale laïque puise dans la boîte à outils des catéchistes pour

Certains penseront que je joue mal à propos les trouble-fête, qu’il ne faut pas boudier son plaisir de voir à travers un vaste élan populaire, cette foule unanime, généreuse et fraternelle, successivement grave et joyeuse, variée et solidaire, qui ressuscite presque miraculeusement une unité nationale perdue, un lien communautaire effiloché, un “plus forts ensemble” devenu une incantation électoraliste presque risible.

Mais si je pose ces questions, c’est précisément parce que j’aimerais qu’il ne s’agisse pas que d’un acte symbolique, du feu d’artifice d’un jour, d’une journée mémoriale d’exception, d’une effusion collective faisant suite à un traumatisme national, et que cet élan soit distillé dans l’ordinaire des jours pour se transformer en un sursaut durable.

Pour nous sortir de notre apathie et de notre délectation morose, il faudra plus fort qu’un slogan scandé à l’unisson et plus durable que la chaleur humaine d’un défilé, aussi reconfortante et stimulante soit-elle.

Quelle liberté d’expression ?

La liberté d’expression est l’un des fondamentaux de la démocratie. Mais une fois cet impératif posé, surgit immédiatement la question : « La liberté d’expression, pour exprimer quoi ? » La fameuse interrogation de Bernanos (« La liberté, pour quoi faire ? ») s’est posée avec une cruelle acuité lors du Printemps arabe, où un immense désarroi a succédé à une immense vague d’espoir après la chute des dictateurs. Car si la liberté d’expression est une chose précieuse, il s’agit comme pour toutes choses précieuses, d’avoir conscience de sa valeur, et de ne pas la gaspiller.

Lorsqu'on lit les tombereaux d'injures et d'insanités qui, depuis qu'Internet existe, fleurissent sur les réseaux sociaux, forums et autres tweets, il est permis de s'interroger sur le progrès social lié à cette liberté de parole et de ton, chacun étant libre de s'improviser polémiste ou chef d'expéditions punitives, en se dissimulant sous un pseudo (ce qui pose question sur le courage de la pensée). La question est de savoir si cette liberté d'expression tous azimuts ne constitue pas avant tout un vaste défouloir pour toutes sortes de frustrations, de haines et d'exécutions, autant de réactions qui ne sont pas de nature à honorer le prétendu raffinement de notre civilisation ! Porter au pinacle l'irrévérence ne fait grandir ni la langue française, ni la fraternité humaine !

La liberté d'expression — tout comme l'argent ou la communication — n'est pas une fin "en soi", mais constitue un moyen. Reste à savoir la manière dont on l'utilise, à quelles fins on le met à disposition, quel but on veut servir.

C'est l'usage qui fait sens : l'argent peut être "sale" ou vertueux, selon qu'il est associé à une entreprise criminelle ou philanthropique. De même, selon qu'elle est orientée vers la calomnie ou la bienveillance, la liberté d'expression peut être bénéfique ou non.

Élargir une capacité ne garantit pas d'optimiser un résultat. Ouvrir le champ des possibles, ne signifie pas forcément être le promoteur d'un monde meilleur.

Ainsi, les smartphones et autres courriels ont considérablement facilité et amplifié la communication moderne, mais au risque de la galvauder, de la banaliser, de la vider de sa fonction première, en nous donnant d'en faire un usage immodéré voire superflu, au point

d'en faire refluer la valeur et le sens. Idem pour l'information que les technologies modernes permettent de déverser en flux continu. Or, comme on a pris l'habitude de le dire : « trop d'informations tue l'information ».

L'argent, les mots, la liberté d'expression peuvent être dépensés librement, sans souci de leur valeur, comme de la menue monnaie, dans une forme de prodigalité superficielle et insouciance. Ou au contraire, mis au service d'une cause noble, d'un bien commun, d'un idéal, de projets d'avenir, d'un monde à réinventer.

On est en train d'ériger la liberté d'expression en valeur absolue. En d'autres termes, il est permis de blasphémer (autant dire "tuer Dieu" symboliquement), mais pas d'interdire le blasphème. Notre société a opté : plutôt décide que liberticide. Malgré leur volonté iconoclaste et leur apostasie militante, les "héros" de Charlie Hebdo ont été considérés par certains comme des résistants qui, à l'instar de Malraux ou Jean Moulin, mériteraient le Panthéon... L'absolu n'est donc plus Dieu, mais la "sacro-sainte" liberté d'expression, et ceux qui s'en font les chantres. On rejoint là l'esprit libertaire de Mai 1968 (« Il est interdit d'interdire » « À mort la Morale ! À mort la Raison, à mort le Sérieux ! »). On tue le Père (symbole d'une toute-puissance qui échappe à l'homme) et le père (symbole de l'autorité). Il est question de "jouir sans entraves". La démarche des Femmes, dans leur acharnement blasphématoire et vulgairement outrancier qui brutalise les croyants jusque dans l'enceinte de leur culte, est du même *ordre* — ou plutôt relève de la même volonté de *désordre*.

Il n'y a pas de liberté sans respect. Chacun gagnerait à méditer cette phrase élémentaire du vivre-ensemble, énoncée par John Stuart Mill :

« la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ».

Certains soulignent que Charlie Hebdo ne s'attaquait pas qu'à une religion, mais à toutes les religions. Sous-entendu : « les compteurs sont à zéro, chacun en prend pour son grade ! » Ce qui signifierait qu'être méchant avec tout le monde, revient à être méchant avec personne ! Maligne esquive !

Si l'on se veut un défenseur jusqu'aboutiste de la liberté d'expression, en quoi taguer une mosquée, une synagogue ou une église (ou les trois simultanément) serait un acte symbolique plus répréhensible que de le faire sous forme de caricatures dans un journal ?

Pensée dominante et liberté de penser

La liberté d'expression est aujourd'hui trop souvent assimilée à la capacité de transgresser les valeurs. Afin de s'affranchir définitivement de toute morale normative, on a supprimé la ligne rouge du "jusqu'où aller trop loin". Tout doit être permis, toléré, exhibé, au nom de la liberté. Ce qui est étrange, c'est que les apôtres de la tolérance sont souvent les intolérants les plus radicaux et les plus haineux (au point qu'on a parlé, pour les qualifier, d'"ayatollahs de la laïcité").

L'humoriste Nicolas Bedos affirme : « Il n'y a pas de graduation dans la liberté d'expression ». Pourtant, une minute auparavant, il déclare péremptoirement : « le massacre de Charlie est une formidable consécration des thèses de Le Pen, Zemmour, Finkelkraut... et de Houellebecq, dans son dernier roman. Ces néoréacs, névrosés, paranos, inconscients et amers, ont

volé la vedette du politiquement incorrect aux progressistes de gauche ».

Le polémiste Eric Zemmour, bien connu pour ses argumentations provocatrices à l'encontre de la pensée unique, a été évincé de la chaîne iTélé où il intervenait depuis dix ans... à cause d'une phrase qu'il n'aurait pas dite (déformée par une journaliste du Corriere della Sera), mais qui aurait été sous-entendue par lui ! Des syndicats de journalistes ont exercé des pressions pour qu'il soit également interdit d'expression au Figaro et sur RTL, où il intervient aussi. Le journaliste a reçu beaucoup de soutiens de députés qui s'inquiètent des dérives d'une "police de la pensée" capable d'exercer des censures sur ceux qui ne correspondent pas à la pensée dominante, et qui a fomenté ce véritable "lynchage médiatique".

Les tenants les plus ardents de la liberté d'expression, sont ceux qui, dans le même temps, sont capables de dresser une liste des penseurs, journalistes, politiques et philosophes "infréquentables", qu'ils s'efforcent par tous les moyens de disqualifier, de stigmatiser, de bâillonner, de censurer, d'interdire. D'où cette légitime interrogation : y a-t-il vraiment liberté d'expression pour tous ?

Le rire

Comme beaucoup de ses confrères journalistes, Alain Rémond appelle dans La Croix à "rire de tout" : « rire des obscurantistes et des intégristes, rire de ceux qui ne supportent pas le rire. Mais aussi rire des gens respectables, des opinions respectables, rire des religions, rire des Églises, rire du pape, rire des évêques et des

cardinaux, rire de la Curie, rire des prêtres, des imams et des rabbins, rire des dogmes, des croyances et des pratiques, rire de Dieu qui est humour ».

Sans doute n'avons-nous pas la même définition de la vraie joie ! Le rire d'Hara Kiri et de Charlie Hebdo est basée sur la sombre réjouissance — la seule joie qui n'en est pas une véritablement puisqu'elle est basée sur le rire méchant, le rire vindicatif et revanchard, le rire "scatologie et bras d'honneur", le rire d'un camp contre un autre. Sophia Aram, humoriste et chroniqueuse sur France Inter déclare avec ostentation : « Je suis athée, donc pour moi, le délit de blasphème n'existe pas ». Sur le même registre, un nazi aurait pu soutenir pareillement : « Je suis aryen, donc pour moi, le délit d'extermination des Juifs n'existe pas ». La vraie satire, le vrai rire, l'humour corrosif, sain et populaire, c'est celui de la veine de Rabbi Jacob, vaudeville céléberrime où Louis de Funès incarne un industriel catholique aux idées traditionnelles et racistes et qui découvre avec stupeur que son chauffeur Salomon est juif. Se mêle à l'histoire le dissident politique d'un pays arabe, Mohammed Larbi Slimane. Les trois religions sont malmenées jusqu'à la caricature, mais sans jamais offenser qui que ce soit. Le succès populaire de ce genre de film, la bonne humeur qu'il déclenche inmanquablement, les travers que nous reconnaissons de nos propres préjugés, attestent de la salubrité de cet exercice de style sans prétention, sans aversion et sans recherche de propagande idéologique.

Une barrière contre l'horreur

Nous gagnerions à méditer cette petite phrase

de Pierre Boutang, surtout au regard de la tragédie de la semaine dernière :

« C'est lorsque l'horreur atteint à sa plus grande amplitude, lorsque tout ce qui était sacré (tout ce que le patient tissage de l'histoire et de la tradition avait fait reconnaître comme sacré) s'évanouit, que la conscience religieuse ou son résidu laïcisé s'efforce de constituer une barrière contre l'horreur par la reconnaissance, au moins, des valeurs morales universelles ».

Il ajoute que cette conscience religieuse est la seule à même de combattre le parti de l'horreur où les hommes « ont renoncé à ces valeurs subtiles, à cette tendresse des coutumes et des rites, à ces amitiés par lesquelles un vieux peuple civilisé sait accueillir et dompter la brutalité de l'avenir. »

Il ne s'agit pas seulement de conjurer la peur du terrorisme, de chanter la Marseillaise à qui mieux-mieux, d'affirmer l'unité nationale face à la barbarie le temps d'une journée, mais de construire un idéal durable qui trouve son épanouissement non seulement à travers des lois et des principes édictés par des hommes, mais à travers un absolu qui ne saurait se satisfaire du relativisme ambiant — où tout se vaut et où rien n'est considéré comme sacré, pas même la vie humaine.

À cet égard, la phrase que Saint-Exupéry adressait à un Général alors que la France était sous le joug de l'oppression nazie, résonne de manière étonnamment prophétique : « Il n'est qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien »...

F.G.